

"La promesse corrompt ce qu'elle n'invente pas"

Eftihia Mihelakis

Number 316, Summer 2017

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/85742ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (print)

1923-0915 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Mihelakis, E. (2017). "La promesse corrompt ce qu'elle n'invente pas". *Liberté*, (316), 63–65.

« La promesse corrompt ce qu'elle n'invente pas »

EFTIHIA MIHELAKIS

Tout autour de moi tend vers la réussite. Il faut réussir à s'intégrer en tant qu'immigrante, peu importe que tu sois première, deuxième ou troisième génération. Il faut réussir à ne pas trop se démarquer, même si on ne cesse d'appeler notre étrangeté dans nos rapports les plus ordinaires, et dès la petite enfance. Il faut réussir à travailler plus fort qu'eux. Il faut accepter les jobs qu'ils ne veulent pas. Il faut se vendre au prix du marché. Il faut contribuer par son silence au progrès de la nation. Il ne faut pas leur montrer notre colère. Que ce soit dû aux pressions du marché, à une certaine imputabilité des instances « supérieures », au discours politique et à son resserrement abrupt des horizons utopistes, ou, plus fondamentalement au racisme, le contexte actuel laisse peu de place à l'échec.

Notre vie est associée, dans nos esprits et dans nos corps, non avec une pratique de l'échec, mais avec l'irruption et le

devoir du succès toujours et déjà imminent. Le devoir de succès n'est pas le terrain exclusif du marché économique; il est avant tout le domaine privilégié de nos apprentissages. Je suis donc obligée de reconnaître que le succès est aussi le verbe muté de notre grammaire contemporaine. Ne plus apprendre la langue, ses structures, ses points d'achoppement, ne plus savoir lire et écrire, équivaut à professer la réussite de sa propre mort.

C'est une forme de succès qui n'est pas seulement extrême parce qu'elle est difficile à éviter. Elle est aussi rétive à la vérité, et plus exactement à une forme de vérité qui vient difficilement à l'esprit lorsque nous sommes confrontés à ses manifestations réelles, à nos

vies ordinaires. C'est une forme de succès qui pourtant dit parler au nom des opprimés.

Une amie m'avait demandé ce que nous pouvons apprendre des féministes noires états-uniennes il y a quelques années. Et je lui ai automatiquement répondu : rien. Je ne voulais pas dépendre de ce que je pensais avoir appris des œuvres de Toni Morrison et de Maya Angelou pour mieux apprendre à me connaître. Moi, la bonne enfant de la loi 101. Il y a en moi une insuffisance à être moi-même. Cette insuffisance est une mère de substitution qui me chante une litanie depuis la petite enfance : tu dois bien t'entendre avec les grands pour mieux t'intégrer à leurs valeurs culturelles et nationales. Je voulais enfin être seule, vivre ma solitude, au risque d'échouer au grand jeu de la vie.

Plus – je ne croyais ni à la solidarité ni à l'identification réelle de ma douleur. Car comment identifier cette chose qui a tant de fois été décomposée et recomposée, et maintes fois éparpillée pour mieux être recadrée. C'est ainsi que je n'ai pas réellement voulu lire l'œuvre d'Audre Lorde pendant une dizaine d'années, alors que je pensais avoir une idée de l'histoire des États-Unis entre les années 1960 et 1990, alors que je pensais avoir une idée de l'histoire du Québec de cette même époque, alors que je pensais connaître l'actualité. Même si on me nourrissait d'une image de l'écriture qui ramenait celle-ci à être le produit du mythe national, quelque chose en moi hurlait. La réalité sociale me disait que je

AUDRE LORDE

Collected Poems

W. W. Norton & Company,
1997, 512 p.

AUDRE LORDE

Sister Outsider :

Essays & Speeches

Crossing Press, 2007, 190 p.



Bruno s'est levé encore une fois pour admirer le robinet neuf qu'il a posé lui-même. Il oublie un instant son post-doc.

devais dépasser mes propres origines, que je devais tendre ma main vers une version plus perfectible de moi-même. Mais pour qui et au service de quoi ?

J'ai lu sa poésie en premier, sans être consciente de son parcours biographique, mais sachant qu'elle se nommait ouvertement dans l'espace public « Noire, lesbienne, mère, militante et poète ». Je ne savais pas d'avance comment naviguer dans l'écart qui peut exister entre ces données et le monde des possibles cheminant vers leur réalisation.

Je n'ai donc pas lu Audre Lorde jusqu'à tant que je quitte le Québec de ma naissance pour venir m'installer dans l'Ouest. Je n'ai pas lu Audre Lorde jusqu'à tant que je veuille l'enseigner, justement parce que j'avais envie d'échouer au projet identitaire. La poésie de Lorde n'est pas un message qui est transmis et converti pour mieux servir l'ordre établi. Elle est un affect, une capacité d'être affectée qui est appropriée, ce qui veut dire qu'elle révèle le temps ridicule que l'on met à penser qu'il faut réussir à aplatir le semblable et le dissemblable. « C'est une perte de temps, détester un miroir / ou son reflet / au lieu d'arrêter la main / qui falsifie des glaces [...] / Parce qu'au même moment / au bout de la rue / un verrier sourit en coin / fabrique de nouveaux miroirs qui mentent / nous vend / de nouveaux clowns / à prix réduit. » Donc, s'il y a transmission dans sa poésie, c'est au prix d'une critique radicale de l'idée même de la différence. Pour Lorde, lorsque les différences sont conçues comme des « traits particuliers », lorsqu'il faut simplement les tolérer, elles donnent toujours lieu à des questionnements qu'on considère à la marge des réflexions centrales.

Et c'est la raison pour laquelle ma colère est la sœur jumelle de l'échec. Parce que je n'ai pas appris à lire Audre Lorde à l'aide d'une grille. J'ai réalisé en la lisant que la littérature est plus que ce qui est. Elle résiste à moi et à la blanchitude que je mets en moi pour survivre. En réponse à cette secousse, l'ensemble des balises internes régissant mon entité s'est manifesté avec rage alors même qu'elle se trouvait justifiée. Lorde ne raconte pas mon oppression ; elle raconte la sienne. Elle ouvre une brèche qu'il faut cultiver.

Cette session, j'ai mis l'essai *Les outils du maître ne détruiront pas la maison du maître*, une conférence qu'elle a donnée le 29 septembre 1979 pour le colloque « Le personnel et le politique », au syllabus de mon cours sur la culture populaire. Lorde est en colère que la New York University Institute for the Humanities n'ait pas donné une place significative à la parole des femmes pauvres, des femmes noires, des femmes issues de pays en voie de développement et des lesbiennes dans son colloque alors que c'était un colloque nommé « Deuxième sexe ». En classe, nous avons lu et relu l'essai à plusieurs reprises. Les étudiants devaient examiner la langue de l'essai, la façon dont les mots étaient isolés de leur signification linéaire, et la manière dont la langue

suscitait un réseau d'affects. Son essai était-il un poème ou une conférence ? Les étudiants ont réfléchi aux phrases, aux propositions, et à ce qu'elles accomplissent et refusent d'accomplir. Ils l'ont lu au début avec maladresse, avec incompréhension, et certains avec colère. Car reconnaître la différence implique la capacité de se reconnaître aussi comme le-la dominant-e d'un-e autre.

Puisque je voyais autour de moi que « la mort devenait une si parfaite mesure / des présages », il aura fallu que j'accepte aussi qu'il n'y a « [r]ien de plus cruel que le printemps / Qui brouille les lignes du choix / Puis la chair d'été / Avale toute décision ». Les dimensions philosophique et politique de l'écriture d'Audre Lorde habitent donc une double posture. Elle explore les ramifications d'un rapport à la saison de la promesse et à la promesse en tant que saison. Le temps du devenir est un temps passager. La jonction du temps des promesses recyclées et du temps qui ne dure pas pour voir ces dernières réalisées me parlait non pas de mon actualité, mais de la nature même de la promesse : c'est une parole qui se jette en avant, mais c'est un geste qui n'est ni échange ni contrat. C'est que toute promesse, qu'elle soit promesse électorale ou promesse rouge, tend à être vendue

au prix du marché contre le plaisir superficiel de la chaleur estivale. Peu de temps passe avant que l'on oublie la douleur. On se laisse avaler par la bouche des plaisirs. Notre colère n'a-t-elle donc aucune endurance ?

Chaque saison et chaque lutte a ses poètes. Lorde elle-même fait partie de la tradition des droits civiques et des poètes du mouvement Black Power. On pense peut-être à la poésie en tant

que genre appartenant à une classe privilégiée et instruite. Mais aux États-Unis, l'hypothèse qu'on retient, c'est que les poètes sont à la marge de la société. Ils seraient des *outsiders*. Il n'y aurait pas eu de poètes législateurs, pas de William Wordsworth ou de Percy Bysshe Shelley, pas de tentative d'articuler les « annales courtes et simples des pauvres ». Mais d'une certaine façon, le mouvement des femmes a fait de ses militantes des poètes – et en particulier les lesbiennes. Pour la radicale Judy Grahn, qui a écrit *Edward the Dyke* en 1971, trouver sa voix, briser le silence et prendre la parole dans la cité ce n'était pas jouer innocemment avec les figures de style.

Adrienne Rich, dans *Un espace pour la poésie*, revendique les matériaux simples de la poésie comme l'un des grands remparts contre la marchandisation et le capitalisme : « La poésie reste un art dont les besoins matériels sont modestes. » Cherríe Moraga écrit que son identité lesbienne et sa politique féministe anticapitaliste ont été profondément façonnées par les poètes : « En allant à San Francisco au milieu des années 1970, c'était sans aucun doute le courage des poètes lesbiennes comme Pat Parker, Audre Lorde et Judy Grahn qui donnait aux lesbiennes un corps : un corps queer au sens primaire du mot, dangereux et suspicieux, une fausse

« Rien de plus cruel que le printemps

Qui brouille les lignes du choix

Puis la chair d'été

Avale toute décision »

monnaie; un corps de *dyke* qui ne pouvait être domestiqué par les aspirations de la classe moyenne. »

Se dire lesbienne était se dire par la poésie. C'était une stratégie de prise de conscience. Dans sa figure dominante, l'idée de la poésie suppose toujours une transfiguration du réel. Audre Lorde a fait une des affirmations les plus ambitieuses à propos de la poésie quand elle a écrit : « La poésie n'est pas un luxe ». Elle nous pousse à réapprendre la grammaire de la langue, à redécouvrir ses structures syntaxiques. Mais pour que le poème révèle un monde, il ne joue pas à la rhétorique. « La différence entre poésie et rhétorique / c'est être prêt à se tuer / soi / au lieu de ses enfants. » Et dieu sait que les héros qui préfèrent sacrifier leurs enfants au nom d'un meilleur présent ne sont que des ersatz.

Par le truchement de mots polémiques, Audre Lorde souligne de son côté les zones d'achoppement de la langue. La promesse est une impasse : « On tient tant / à donner / ce qu'on souhaite recevoir / soi-même. » Mais « [q]ue veut-on les unes des autres / après avoir raconté nos histoires / se guérir veut-on / un calme feutré qui couvre nos cicatrices / veut-on / une sœur puissante, terrifiante / qui fera disparaître la douleur »? Adrienne Rich et Audre Lorde s'étaient rencontrées à la fin des années 1960 au moment où elles venaient d'être embauchées au sein du Search for Education, Elevation, and Knowledge à la City University de New York, un programme d'admission ouvertement radical, avec une politique de discrimination positive envers les jeunes afro-américains issus de milieux défavorisés. Dans une conversation enregistrée le 30 août 1979, elles avouent avoir été terrifiées, mais pour des raisons différentes. Rich, blanche et lesbienne, vivait une « terreur blanche », celle d'être dans une position à partir de laquelle le racisme ne pouvait plus demeurer silencieux. Lorde se rappelle avoir ressenti une « terreur noire », celle de ne pas savoir comment parler aux étudiants, comment exprimer ses attentes, comment ouvrir sa bouche pour être comprise. Rich n'a aucun problème à se sentir autorisée, mais elle a peur d'avoir tort. Lorde ressent l'urgence de la lutte, mais craint que l'institution universitaire ne soit pas un lieu hospitalier capable d'accueillir sa voix.

Rich et Lorde se parlent ouvertement et ne cachent pas la façon dont les enjeux raciaux sont des éléments contentieux au sein de leur amitié. Leur conversation jette la lumière sur la difficulté de reconnaître et d'admettre sa propre ignorance. Rich dit : « J'ai eu une grande résistance à l'égard de certaines de vos perceptions. Elles peuvent être très douloureuses pour moi [...] Mais je ne veux pas

les nier. Je sais que je ne peux pas me l'autoriser. » Pour Lorde, qui a travaillé à Washington DC, à Tougaloo dans le Mississippi, à New York, et qui de 1984 à 1992 a passé beaucoup de temps à Berlin, la colère d'entendre le récit de l'oppression d'une femme noire s'exprime de façon manifeste. Mais elle rappelle que la colère n'est pas un affect à éviter, à refouler ou à domestiquer. Il faut dépasser la peur de la colère des dominées comme la culpabilité stérile de qui se découvre dominante.

Dans les années 1990, bell hooks appelle à la création de liens qui sont attentifs à nos origines tout en étant ouvertement inscrits dans une lutte antiraciste. Cette lutte doit se défaire du désir de préserver des legs culturels qui demandent à être réinvestis, restaurés, remodelés selon une forme de conservatisme de l'enseignement qui nécessite la pureté raciale, l'authenticité et le nationalisme. Je m'étais donc aussi tournée vers bell hooks, au moment où

je commençais à enseigner à l'université, parce qu'elle parlait franchement et ouvertement de sa colère. Et je n'avais pas envie de faire semblant, de faire comme si tout allait bien.

Lorde et hooks croient fondamentalement en une colère positive, politique et nécessaire pour lutter contre la violence de l'oppression. Lorde admet pourtant qu'il « est difficile de rester tranquille lorsqu'on écoute la voix d'une autre femme dire précisément une angoisse que je ne partage pas, ou à laquelle j'ai moi-même contribué ». Elle insiste donc sur le fait que toutes les colères ne sont pas justifiables, car « [s]i je participe, consciemment ou non, à l'oppression de ma sœur et qu'elle m'interpelle là-dessus, répondre

à sa colère par la mienne ne fait qu'étouffer la substance de notre échange. C'est du gaspillage d'énergie. »

Je me demande alors pourquoi Lorde demeure si peu connue au Québec. Pourquoi son œuvre demeure-t-elle à ce jour ignorée par les intellectuels bien-pensants de la gauche? Mais peut-être connais-je déjà la réponse. Les bien-pensants ne peuvent reconnaître leur propre mal, ils ne font que l'archiver; ils ne font que construire des miroirs à bas prix. De leurs réformes préférées et de leurs promesses brisées, de leurs idéaux sacrifiés au nom du consensus et du profit, j'entends désormais le chant des héros : alléluia, nous avons réussi! « La promesse corrompt / ce qu'elle n'invente pas ». **L**

♦ **Eftihia Mihelakis** est professeure adjointe à l'Université de Brandon au Manitoba en littérature et études des femmes. Les extraits de poèmes d'Audre Lorde ont été traduits par Daoud Najm.

« Que veut-on les unes des autres
après avoir raconté nos histoires

veut-on

se guérir veut-on

un calme feutré qui couvre nos

[cicatrices

veut-on

une sœur puissante, terrifiante

qui fera disparaître la douleur »